

IL SORTAIT DE LUI UNE FORCE QUI LES GUERISSAIT TOUS

Jésus, thérapeute dans l'Évangile de Luc

Elena Bosetti

docteur en théologie biblique

A Giovanni,
thérapeute compatissant et savant

Plus qu'à la compassion, notre société semble s'intéresser davantage à la compétition. Si d'un côté, l'appel de Jésus « soyez miséricordieux/compatissants comme votre Père » (Lc 3,36) a exercé une énorme influence dans la formation des saints et des grandes personnalités spirituelles, il ne semble pas avoir été reçu dans son ensemble par la politique et par la société occidentale. Dans le voyage toujours plus compétitif de la vie, la compassion n'est certainement pas la roue motrice mais une roue de secours : réservée aux marginaux, aux perdants, à ceux qui sont hors-jeu.

Que dit dans ce texte le Christ plein de compassion ? Comment interpréter cette force compatissante dont faisaient l'expérience, selon Luc, les hommes et les femmes qui le rencontraient ? Quels sont les caractéristiques que révèle Jésus thérapeute ? Le troisième évangéliste se montre particulièrement attentif aux réalités entourant la maladie et la guérison, tant au niveau physique que psychologique et spirituel. Sans prétendre être exhaustifs, nous parcourons le récit de Luc à partir du discours exorde de Jésus dans la synagogue de Nazareth (Lc 4). Pourquoi *le* médecin ne se guérit-il pas lui-même ? Qu'est-ce qui l'empêche de faire des guérisons dans son pays ? Nous observerons donc comme agit Jésus *eis to iasthai*, « pour guérir » (Lc 5,17). Sa « compassion » est fondamentale, sa passion d'apporter ses soins aux pauvres et aux malades. Mais le guérisseur ne se contente pas d'agir, il interpelle chaque homme et chaque femme pour les inviter à devenir compatissants comme le Père, *Dieu miséricordieux*.

1. Le programme annoncé à Nazareth

Dans la synagogue de Nazareth – ou *Nazarà*, comme l'écrit Luc en utilisant le nom de lieu en araméen – Jésus inaugure l'ère de grâce prophétisée par Isaïe. Il se présente comme l'envoyé messianique, le consacré par l'Esprit pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, la liberté aux prisonniers, la vue aux aveugles. Ainsi se réalise le temps de la « consolation » promise par Dieu à son peuple : il vient « pour panser les plaies des cœurs brisés ». (Is 61,1s).

1.1. Sept paroles de grâce

Il règne dans la synagogue un grand climat de suspense. Les yeux de tous sont braqués sur Jésus. Que va-t-il dire ? Quelle homélie va-t-il faire après la lecture d'Isaïe, Vraiment la plus courte qui puisse s'imaginer, sept mots en tout dans l'original : « Aujourd'hui cette écriture s'accomplit (*peplêrôtai*) dans vos oreilles » (Lc 4,21). On entend retentir la jubilation de l'*accomplissement*. Le même cri – *peplêrôtai* – résonne aussi en Mc 1, 15 où il constitue la

première parole que Jésus prononce au début de son ministère en Galilée, en déclarant « accompli » le temps de l'attente. En Luc, par contre, c'est la page prophétique à peine lue qui vient d'être accomplie.

L'accomplissement se réalise « aujourd'hui » : il s'agit d'un aspect fondamental de la théologie de Luc : c'est l'aujourd'hui du salut offert à tous ceux qui sont disposés à l'accueillir, depuis Zachée : « *Aujourd'hui* le salut est entré dans cette maison » (Lc 19, 9) jusqu'au malfaiteur crucifié avec Jésus : « *Aujourd'hui*, tu seras avec moi dans le Paradis » (23,43). Un « aujourd'hui » plein de consolation et de salut, et donc de joie.

Quelle est la réaction de la population de Nazareth ? Les paroles de Jésus sont considérées comme des « paroles de grâce » (Lc 4, 22), révélatrices de la miséricorde divine. Mais le climat va changer rapidement dans la synagogue de Nazareth, ce dont Jésus lui-même sera responsable lorsqu'il démasquera l'incrédulité de ses compatriotes.

1.2. Médecin, guéris-toi toi-même !

Sans une suite logique apparente, Jésus passe à l'attaque en interprétant les pensées et les sentiments de son peuple : « A coup sûr, vous allez me citer le dicton : 'Médecin, guéris-toi toi-même' » (Lc 4, 23). Pourquoi cette provocation ? Notons avant tout que le proverbe sous-tend une idée corporative : ce lui-même que le médecin devrait guérir est indicatif de son peuple, de sa parenté, de sa ville... En d'autres termes, Jésus intercepte l'attente de miracle de la part de ses compatriotes. Ils sont anxieux de « voir » directement les prodiges qui ont été réalisés par lui ailleurs...

Mais Jésus démasque l'attitude intérieure, il n'envisage pas de satisfaire la curiosité et le spectaculaire : il dénonce leur manque de foi. Il ne suffit pas d'être compatriote et parent du Christ pour être guéri ! La santé que Jésus propose est indubitablement un *don* mais néanmoins aussi une *libre option*. Il interpelle la foi personnelle. Il en sera de même aussi à la fin, dans la grande scène de la crucifixion (Lc 22, 33-43) où « le peuple se tenait là à regarder » et où les chefs se moquaient de lui en disant : « Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même... » (v.35).

Ce « médecin, guéris-toi toi-même » anticipe sur la raillerie finale qui retentit trois fois dans le scène de la crucifixion rapportée par Luc : dans la bouche des chefs, dans celle des soldats et enfin dans celle de l'un des deux malfaiteurs crucifiés avec Jésus : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même et nous avec ! » (v.39). Le Sauveur ne se sauvera pas lui-même, il ne descendra pas de la croix où il est monté innocent et d'où il continue à offrir salut et pardon, ainsi que l'expérimente l'autre malfaiteur qui s'adresse à lui en l'appelant par son nom : « Jésus, souviens-toi de moi lorsque tu viendras dans ton royaume ! » (v. 42). Sur la croix aussi, le salut reste une option : l'un se moque, l'autre l'invoque. Et là où il trouve foi et invocation, Jésus ne se soustrait pas : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis ». (v. 43).

Dans la synagogue de Nazareth, Luc représente une sorte d'anticipation du destin dramatique qui s'accomplira à Jérusalem. Mais pourquoi ceux qui auparavant étaient pleins d'admiration s'indignent-ils ainsi subitement ? Qu'ont-ils perçu de si grave pour qu'ils soient, de manière imprévisible, « remplis d'indignation » ? Ont-ils clairement compris le message contenu dans le deuxième proverbe : « Aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie », d'autant plus que Jésus lui-même en tire les conséquences, en continuité avec l'histoire prophétique. Il rappelle ce qui est arrivé au temps d'Elie et d'Elisée, « envoyés » à des *étrangers* ; respectivement à la veuve de Sarepta et au syrien Naaman (Lc 4, 26-27), alors que

les veuves et les lépreux ne manquaient pas en Israël... Le prophète n'est pas accueilli dans son pays, il ira *ailleurs*¹.

1.3. Il s'en alla

Il ne suffit donc pas d'avoir un thérapeute à la maison. La volonté salvifique de Jésus ne suffit pas non plus, ni son engagement en faveur des opprimés et des malades. A Nazareth, il ne trouve pas les conditions de foi et d'accueil qui lui permettraient de faire des guérisons et d'apporter le salut. Au contraire, il rencontre le refus et la volonté homicide, même si la tentative de le tuer tombe dans le vide puisqu'un prophète doit mourir à Jérusalem (cf. Lc 13, 33).

La visite à Nazareth se termine par un Jésus qui s'en va mystérieusement : « Passant au milieu d'eux, *il s'en alla* » (Lc 4, 30). Il est le Christ que personne ne peut arrêter. Le verbe *poréuomai* (aller, se déplacer d'un lieu à un autre) est cher à la christologie de Luc. Mais où va Jésus, après avoir quitté Nazareth ? En premier lieu à Capharnaüm, donc à travers toute la Galilée et finalement à Jérusalem où il sera mis à mort. Mais pas même la mort de l'arrêtera. Le lendemain du sabbat, le Ressuscité est de nouveau en route, sur le chemin d'Emmaüs, aux côtés de deux disciples qui ont quitté Jérusalem dans la tristesse (Lc 24). Il soigne les blessures de l'âme, ranime l'espérance, remplit le cœur de joie...

2. A Capharnaüm, une journée type

Ayant quitté Nazareth, Jésus descend à Capharnaüm, ville sur la rive nord occidentale du lac de Galilée. L'évangéliste nous présente à nouveau l'ambiance d'une journée de sabbat, consacrée au culte divin. Comme tout bon juif, Jésus participe le matin au service liturgique à la synagogue ; suit le repas chez Simon et, le soir, après la fin du repos sabbatique, voilà la guérison de beaucoup de malades (Lc 4, 33-41 ; cf. Mc 1, 21). Luc précise que Jésus « imposait les mains sur chacun d'eux ». C'est un aspect sur lequel nous reviendrons, car il met en évidence l'importance du contact personnel.

2.1. Jésus libérateur : le premier exorcisme

« Dans la synagogue, il y avait un homme ayant un esprit de démon impur. Il se mit à vociférer d'une voix forte : 'Ah ! que nous veux-tu, Jésus le Nazaréen ? Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais qui tu es, le saint de Dieu'. Mais Jésus lui dit d'un ton menaçant : 'Tais-toi et sors de cet homme'. Et le démon, le projetant à terre devant tout le monde, sortit de l'homme en ne lui faisant aucun mal. La frayeur alors les saisit tous et ils se disaient les uns aux autres : 'Quelle parole ! Il commande avec autorité et puissance aux esprits impurs et ils sortent !' » (Lc 4, 31-37).

Alors que dans l'évangile selon Matthieu l'activité thérapeutique de Jésus s'ouvre par la guérison du lépreux (Mt 8, 1-4), Marc et Luc concordent pour présenter comme premier miracle de Jésus un exorcisme, avec un évident sens symbolique : si le Règne de Dieu s'instaure, celui de Satan doit inexorablement céder la place. La valeur symbolique de ce premier miracle est indiquée par les coordonnées elles-mêmes de temps (le temps liturgique du sabbat) et de lieu (la synagogue). Au cours de la journée consacrée au culte divin et dans le

¹ Luc semble anticiper ce qui se passera par la suite, lorsque l'évangélisation passera d'Israël, qui la refuse, aux païens.

cadre consacré à l'écoute de la Parole, Jésus manifeste l'autorité de son enseignement en libérant un homme opprimé par l'esprit d'un démon « impur » (*akathartos*).

La manière de parler de cet homme est curieuse: il passe du pluriel (« qu'y a-t-il entre *nous* et toi ») au singulier (« Je suis... »). Il semble que le démon entrevoie déjà la fin qui se profile aussi pour ses collègues les démons... La venue de Jésus est la ruine pour eux tous. En effet, la mission libératoire de Jésus s'oppose manifestement au pouvoir diabolique qui empêche l'homme de sanctifier le sabbat, en contrevenant au but pour lequel il a été institué.

Le « Saint de Dieu » ne consent pas aux compromis, il affronte Satan avec les armes de la parole et se montre vainqueur parce qu'il lui enlève le pouvoir de la parole : « Tais-toi et sors de cet homme ! » (v. 35). C'est l'émerveillement général dans la synagogue. La libération d'un homme possédé par le démon pose la question de l'identité de Jésus : « Quelle parole est désormais celle-ci qui commande avec autorité et puissance sur les esprits impurs ? » (v. 36). D'où vient ce « pouvoir » (*exousia*) sur les démons ? Cette question accompagne le lecteur tout au long du récit, à la recherche du visage divin de celui qui peut commander aux démons et donc « rendre la liberté aux opprimés », selon le programme énoncé à Nazareth (4, 18).

2.2. Guérie pour servir

Jésus quitte la synagogue pour entrer dans la maison qui deviendra la sienne à Capharnaüm et, là aussi, il opère des guérisons :

« La belle-mère de Simon était en proie à une grande fièvre et ils le prièrent pour elle. S'étant penché sur elle, il commanda à la fièvre et celle-ci la quitta. S'étant levée à l'instant, la femme se mit à les servir. » (Lc, 4, 38-39).

Au premier plan, nous trouvons un aspect cher à Luc : la prière. L'évangéliste Marc se limite à mentionner l'intéressement de la parenté : « ils lui parlèrent de suite d'elle », cependant que Luc souligne la dimension priante qui caractérise cette maison : « Ils le *prièrent* pour elle ». Jésus les exauce promptement. Il se penche sur la malade et menace la fièvre presque comme si c'était un démon, obtenant ici aussi une victoire totale. Libérée de cette fièvre étrange, la femme se lève et manifeste la réalité de sa guérison en se mettant à servir. Elle retrouve la joie du service gratuit et généreux. Comme précédemment l'homme dans la synagogue, elle est rendue par Jésus à la pleine santé et encore davantage à sa vocation. Cette rapide *reprise de service* est déjà « une indication des nouveaux rôles qui attendent la femme dans la communauté chrétienne » (Schurmann).

2.3. Contact personnel : « les mains sur chacun »

« Au coucher du soleil, tous ceux qui avaient des malades atteints de maux divers les lui conduisirent et lui, imposant les mains à chacun d'eux, les guérissait. D'un grand nombre aussi sortaient des démons qui criaient : 'Tu es le Fils de Dieu'. Mais, d'un ton menaçant, il les empêchait de parler, parce qu'ils savaient qu'il était le Christ » (Lc 4, 40-41).

Ce qui frappe ici, c'est le détail de l'imposition des mains sur « chacun », un trait caractéristique du troisième évangile. Les mains du thérapeute ont une valeur symbolique spéciale dans la mesure où, à travers elles, il communique sa propre énergie. Jésus n'est pas pressé, il veut avoir un contact direct avec chaque homme et chaque femme : sa prise en charge du malade est une prise en charge *personnalisée*. Jésus satisfait à cette exigence si humaine du contact, il ne se soustrait pas à la foule des malades qui souhaitent toucher personnellement le guérisseur : « Toute la foule cherchait à le toucher parce qu'il sortait de lui une puissance qui les guérissait tous » (Lc 6, 19). Une extraordinaire puissance charismatique l'habitait, ainsi qu'une infinie compassion qui guérissait.

3. Jésus thérapeute révèle le pathos de Dieu

La renommée de Jésus guérisseur dépasse les frontières d'Israël et attire des foules de malades. Luc observe qu'ils venaient « de toute la Judée, de Jérusalem et du littoral de Tyr et de Sidon, pour l'écouter et *être guéris* de leurs maladies. Ceux qui étaient tourmentés par des esprits impurs *étaient guéris* eux aussi » (Lc 6, 17-18).

Jésus se présente sur la scène publique comme évangéliste du Royaume (Lc 4, 43 ; cf. Mc 1, 14-15) et en même temps comme exorciste et guérisseur². L'un n'exclut par l'autre. Bien mieux, le Règne montre déjà les signes de sa présence par et dans son activité thérapeutique. A cet égard, la réponse donnée aux envoyés de Jean le Baptiste est significative : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » (Lc 7, 22). Une telle réponse exprime la conscience que le mystère de Jésus s'inscrit pleinement dans le cadre des promesses messianiques (voir les multiples allusions au texte d'Isaïe). L'annonce de la bonne nouvelle aux pauvres entrouvre l'horizon de sens dans lequel se placent les divers signes thérapeutiques.

3.1. Prends ton grabat et rentre chez toi

Avant de raconter la guérison du paralytique, Luc fait remarquer qu'en Jésus agissait « la puissance du Seigneur » (*dunamis Kuriou*), l'énergie même de Dieu, son saint Esprit. En effet, Jésus est « plein » de l'Esprit-Saint (4, 1). Son action thérapeutique remue de l'intérieur, du point le plus profond, elle atteint la conscience – « tes péchés te sont remis » – et elle se déploie aussi visiblement de la manière la plus surprenante et la plus dynamique : « lève-toi, prend ton grabat et retourne dans ta maison » (5, 20 ; 24). La scène est un film, on semble la voir. Le paralytique, étendu sur son grabat, se lève promptement, se dresse sur ses jambes, se tient sur ses pieds et réussit à se délayer avec le grabat sur les épaules ! Détail sympathique qui rappelle les cadres des ex-voto où nous voyons dessinées des béquilles, des cannes, etc. L'ex-paralytique s'en retourne chez lui avec son grabat, léger plus que jamais, libéré du poids de ses péchés. Quel merveille, cet évangile ! Le médecin divin ne fait pas de la vivisection chez l'homme, il le guérit tout entier, corps et âme. Pour lui, il n'y a pas de choses impossibles ni de maladies incurables. Sa parole a le pouvoir de te faire lever (position du ressuscité) et de te mettre en route vers ton chez toi, la maison du Père.

3.2. Ce ne sont pas ceux qui sont en bonne santé qui ont besoin du médecin

Lévi, le publicain de Capharnaüm ne semblait pas avoir de problèmes de santé. Il était à son poste de travail ce jour-là, comme toujours. Mais il ne devait pas être très bien dans son propre intérieur et le bon médecin s'en est aperçu.. Ce dernier a pris l'initiative de lui faire une visite. Il passe auprès de lui et le regarde. Un regard d'amour qui est à la fois diagnostic et thérapie... Une seule parole : « Suis-moi ! ».

Convaincu par ce regard qui le scrute au plus profond de son âme, Lévi abandonne subitement tout, il se lève et suit Jésus. Il est effectivement guéri ! Bien mieux, il est si heureux qu'il organise de suite un grand banquet (Lc 5,29). Il invite ses amis publicains, gens peu recommandables et fortement haïs... mais Jésus se trouve à l'aise en leur compagnie. On le traitera de glouton et de buveur, ami des publicains et des pécheurs » accusation qui est loin d'être bienveillante. Jésus se défend en citant la sagesse populaire : « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades » (5, 31).

² Les synoptiques concordent pour cette présentation : cf. Mc, 3,7-12 ; Mt 4,23 ; 9,35s.

Un vrai médecin prend soin des malades et ceux-là, pour Jésus, sont ceux qui se trouvent loin de Dieu, les pécheurs : il faut les approcher avec bienveillance et compréhension. Qu'une telle méthode se révèle efficace, Luc semble le remarquer plus que les autres évangélistes. A la fin de cette grande section du voyage vers Jérusalem, il présentera la rencontre avec Zachée, le « chef des publicains » de Jéricho (cf. Lc 19, 1-10). L'entrepreneur publicain n'aurait jamais imaginé ce qui lui est arrivé, à savoir qu'il serait recherché et visité avec autant d'amour. En passant sous le sycomore dans lequel Zachée était grimpé, Jésus leva le regard, l'appela par son nom et lui dit : « Zachée, descend de suite, parce que je dois m'arrêter dans ta maison aujourd'hui » (Lc 19, 5). L'interpellé descendit en hâte et accueillit Jésus avec une grande joie, cependant que tous murmuraient : « Il est allé s'installer chez un pécheur ! » (Lc 19, 7).

Ainsi Luc situe le récit du voyage et de l'activité thérapeutique de Jésus entre deux banquets emblématiques, offerts respectivement par Lévi à Capharnaüm et par Zachée à Jéricho. L'amour du Christ n'est pas seulement thérapeutique mais il engendre à une vie nouvelle et il apporte la joie. Entre ces deux banquets, Luc situe quelques autres pages emblématiques comme la rencontre avec la pécheresse à la table de Simon le pharisien (Lc 7, 36-50) et l'accompagnement des femmes de Galilée qu'il avait guéries dont la première, Marie de Magdala (cf. 8, 1-3).

3.3. Qui m'a touché ?

En Luc 8, 41-56 sont rapportés deux miracles : la guérison d'une femme qui souffrait d'hémorragies depuis 12 ans et la résurrection d'une fillette âgée de 12 ans, fille de Jaïre, nom qui signifie « Dieu illumine, resplendit ». Il s'agit d'un homme distingué, ayant une certaine autorité sociale : il est le « chef de la synagogue ». Dans sa douleur, Jaïre se jette aux pieds de Jésus comme un esclave devant son maître. Il ne se soucie pas de sa réputation, l'unique chose qui lui importe en ce moment est la vie de sa fille. Sa fille unique est en train de mourir...

Jésus se met en route avec lui, mais, chemin faisant, il va se produire une guérison hors programme. La protagoniste en est une femme très éprouvée et humiliée : elle souffrait depuis 12 ans et personne n'avait réussi à la guérir. Marc précise qu'elle avait dépensé presque tout son patrimoine pour consulter les médecins et en avait été réduite à la misère. Luc, en bon *médecin*, épargne cet affront à ses confrères et se limite à dire que « personne n'avait réussi à la guérir » (8, 43). Cette pauvre femme ne nourrit plus désormais qu'une seule espérance : réussir à s'approcher de Jésus. C'est pourquoi elle s'aventure dans la mêlée et réussit à s'y trouver un peu d'espace dans le but de réaliser son projet : « s'approchant par derrière, elle toucha le pan de son manteau et à l'instant son flux de sang s'arrêta » (Lc 8, 44).

Cette femme est persuadée que le seul contact avec le manteau de Jésus, et même avec le pan de celui-ci » pourra la guérir. Et le miracle s'accomplit. Mais est-ce foi ou superstition, ce besoin de « toucher », même s'il est limité au pan du manteau ? Certes, en comparaison avec la foi du centurion de Capharnaüm, qui croit que la parole du Maître peut donner la santé à son serviteur, cette femme a besoin de toucher... Mais Jaïre ne se trouve-t-il pas sur le même plan ? N'est-il pas en train d'entraîner Jésus dans sa maison afin qu'il impose ses mains à la fillette ? Jésus ne conteste pas cette exigence, il accepte l'expression diversifiée de la foi. Il ne fait pas de reproches à la femme parce qu'elle l'a touché. Mais il surprend tout le monde lorsqu'il demande « qui m'a touché ? ».

Luc fait intervenir Pierre pour qu'il souligne l'incohérence d'une telle question : « Maître, la foule t'encerclé de toute part et te bouscule » (v. 45). Mais Jésus ne se rend pas : « Quelqu'un m'a touché. J'ai senti qu'une force est sortie de moi » (v. 46). Le détail de la « force » que le Maître a senti sortir de lui appartient exclusivement à Luc et est en parfaite cohérence avec ce

que l'évangéliste a déclaré précédemment, à savoir qu'« il sortait de lui une force qui les guérissait tous » (6, 19). Cette question montre que Jésus est non seulement conscient d'avoir une telle « force », mais il perçoit aussi « comment » on le touche, par hasard ou dans la foi. Il n'est pas un thaumaturge à la merci d'une force mystérieuse, mais celui qui a le pouvoir de connaître les pensées et les sentiments qui habitent le cœur humain.

Maintenant, la femme *miraculée* se sent *cherchée* : « voyant qu'elle ne pouvait rester cachée, elle vint toute tremblante et, se jetant à ses pieds, raconta devant tout le monde pourquoi elle l'avait touchée et comment elle avait été subitement guérie ». Ainsi, apparaît aux yeux de tous le sens de la *demande* de Jésus. Ce « quelqu'un » qui l'a touché était une femme, un toucher *féminin*. A l'opposé de la foule elle ne l'a pas seulement touché « physiquement », sans que rien n'arrive, mais avec une grande foi. Il ne pouvait pas laisser dans l'ombre ce qui était arrivé parce que ce *contact* a créé une nouvelle *relation*. Jésus l'appelle « ma fille ». Il y a désormais entre eux deux un lien très profond. Cette femme n'est plus une femme parmi tant d'autres, mais une *fille*. Et, pour une fille, on ne peut faire moins que de la connaître, de la regarder en face et de la rassurer : « Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix ! » (v. 48).

3.4. Femme, sois libérée !

En Luc 13, 10-17, nous sommes encore dans le cadre d'une synagogue, un jour de sabbat³. C'est exactement comme pour le premier miracle accompli par Jésus à Capharnaüm au bénéfice d'un homme possédé par le démon (Lc 4, 33-36). Mais, dans le cas présent, il s'agit d'une femme qui souffre depuis longtemps, 18 ans (nombre symbolique de plénitude : 3x6). Un « esprit qui la rendait infirme la tenait courbée et l'empêchait absolument de se redresser » (v. 11). Les spécialistes parlent de *scoliose hystérique*, un fort repliement sur soi au point de faire courber l'échine de manière spasmodique. Luc est seul à raconter cette guérison, atypique sous divers aspects, à partir du cadre ambiant. Comment une femme atteinte d'une telle maladie pouvait-elle être là, dans une synagogue ? L'évangéliste ne semble pas tellement préoccupé de la fiabilité historique, comme le sont par contre les exégètes. La structure de la pericope articulée en trois parties – guérison, discussion et paroles de conclusion du Seigneur – laisse penser que l'emphase porte décidément sur le message lié à cette intervention qui se fait un jour de sabbat et constitue aussi un exorcisme : le dernier opéré par Jésus selon l'évangile de Luc. Il constitue donc un bon point d'observation pour un regard d'ensemble sur l'activité thérapeutique de Jésus⁴. Mais voyons notre récit. Personne ne présente la femme courbée au Maître ; elle-même ne lui adresse aucune demande. Probablement ne s'aperçoit-elle même pas de l'arrivée de Jésus. Courbée comme elle l'est, elle ne voit que la terre sur laquelle elle pose ses pieds. A la différence de la belle-mère de Pierre dont la guérison est demandée par les proches, cette femme courbée semble connaître le vide autour d'elle : personne n'intercède en sa faveur. Sa situation rappelle la solitude du paralytique que Jésus rencontre à la piscine de Bétesda (cf. Jn 5, 1-9). Dans les deux cas, c'est le Seigneur qui prend directement l'initiative. Il a pitié de celui qui souffre, il se sent mandaté pour guérir et libérer... Jésus voit et prend soin : il a pitié de ce corps féminin déformé qui semble être l'image d'un peuple « dur à se convertir » : appelé à regarder vers le haut personne ne sait lever le regard (Os 11, 7).

Comment agit le Seigneur ? Avant tout, il crée une rencontre personnelle en appelant à lui la femme malade. Dans ce simple geste, nous pouvons découvrir toute l'attention de Jésus pour

³ Que cette guérison implique un exorcisme découle des paroles de conclusion de Jésus, v. 16.

⁴ Luc rappelle souvent la présence des femmes à la suite de Jésus, dès le début de son ministère en Galilée et note que quelques unes d'entre elles avaient été guéries de diverses infirmités. Marie de Magdala, la principale du groupe, avait été libérée de « sept démons » (cf. 8,1-3).

cette personne qui, en raison de son infirmité, risque d'être marginalisée sous des formes variées. En l'appelant à lui, il met cette femme au centre de la communauté réunie pour le culte. Il s'agit d'un choix éloquent. Celui qui est porteur d'un handicap est laissé à l'écart. La communauté du Seigneur ne peut pas fermer les yeux et s'habituer aux situations de frustrations. En appelant cette femme courbée, Jésus lui rend de la dignité aux yeux de la communauté liturgique. Devant tous, par conséquent, il prononce la parole de guérison et lui impose les mains : « Femme, sois libérée de ton infirmité » (Lc 13, 12).

Voilà comment agit Jésus, le libérateur de l'homme et de la femme. Il débloque la personne repliée sur elle-même, accablée par un poids écrasant qui contrarie le grand sens de l'existence. La guérison est immédiate : « à l'instant elle se redressa et glorifia Dieu » (v. 13b). Cette femme est libre, finalement redressée, elle peut recommencer à regarder vers le ciel. Mais il y a quelqu'un qui n'est pas heureux, certes, c'est le chef de la synagogue. Il n'attaque pas directement Jésus (on ne sait jamais, il vaut mieux ne pas se mettre le thérapeute à dos !) mais il s'en prend aux gens : « Il y a six jours dans la semaine où l'on travaille ; venez vous faire soigner ces jours-là et non le jour du sabbat ! » (v. 14). Comme elle sonne outrageusement, cette opposition entre la gloire de Dieu et la vie de l'homme ! J'imagine que la femme guérie aura continué à louer Dieu sans apporter trop d'attention aux propos indignés du chef, mais Jésus intervient en argumentant à partir de son expérience contre ses contradicteurs : « Hypocrites, chacun de vous, le sabbat, ne détache-t-il de la mangeoire son bœuf ou son âne pour le mener à boire ? Et cette fille d'Abraham que Satan avait liée voici dix-huit ans, il n'eût pas fallu la délivrer de ses liens le jour du sabbat ! » (v. 15-16).

Jésus remonte aux origines : « Le sabbat est l'achèvement de l'œuvre de la création et, comme tel, il est sanctifié par Dieu. C'est le jour bien à propos pour les guérisons de Jésus qui aident l'homme sur son chemin vers la plénitude du salut » (Grundmann). Cette « fille d'Abraham », – titre digne d'être noté parce qu'il est rarement utilisé au féminin – était tenue comme enchaînée par Satan, mais Jésus la remet en liberté selon le programme annoncé dans la synagogue de Nazareth.

4. La voie de la compassion

Pendant notre rapide parcours sont ressortis quelques aspects caractéristiques. Avant tout, ce que nous pourrions appeler le programme thérapeutique de Jésus, présenté dans la synagogue de Nazareth. La guérison salvifique qu'il propose a indubitablement une dimension transcendante, eschatologique, mais elle agit dès maintenant, dans le tissu de l'histoire. La communauté de Jésus est appelée à rendre actuelle dans l'histoire l'attitude de vouloir soigner qui caractérise son Seigneur, lequel s'est penché sur les blessures de l'humanité comme l'a fait le bon Samaritain pour le blessé qu'il a trouvé au bord de la route.

La parabole du bon Samaritain, que seul Luc nous rapporte met bien en évidence l'inéluctable responsabilité de *prendre soin*. Le récit (Lc 10, 30-35) met en scène trois personnages : un prêtre, un lévite et un samaritain. Le docteur de la Loi qui avait posé à Jésus la question « Et qui est mon prochain ? » est invité, à la fin du récit, à donner lui-même la réponse. Peut-être, pendant qu'il écoutait la parabole, avait-il tenté de faire des prévisions : il verra qu'après avoir donné une piètre image du *prêtre* et du *lévite*, Jésus propose un *laïc* comme modèle de l'observance religieuse... Mais il va rester pantois, l'expert de la loi, lorsqu'il verra que ce n'est pas un juif, même laïc, mais un *samaritain* abject, que Jésus propose comme modèle. L'hérétique devient l'image de la manière de « garder » (« samaritain », en hébreu, signifie « gardien ») ce qui est le cœur même de la loi : « Aime ton prochain comme toi-même » (Lv 19, 18).

L'amour se révèle consister concrètement à « prendre soin ». C'est le besoin de l'autre qui dicte la loi de l'amour. A l'opposé des hommes du temple (prêtre et lévite) qui voient l'infortuné et passent au large, le samaritain voit et se laisse toucher dans son cœur par la compassion (espalmchnisthê, Lc 10, 33). Tout le reste s'en suit : « s'approchant de lui, il pansa ses plaies en y versant de l'huile et du vin ; puis il le plaça sur sa propre monture, l'emmena dans une auberge et prit soin de lui » (v. 34). Sept actions qui décrivent la séquence de l'amour qui con-pâtit (souffre avec) autrement dit qui se laisse blesser par la souffrance de l'autre.

Pris de compassion, le bon samaritain :

- se fait le prochain
- se penche pour panser les plaies
- verse de l'huile sur les plaies pour calmer la douleur
- verse aussi du vin dans un but analgésique et désinfectant
- charge le blessé sur sa propre monture
- le conduit dans une auberge
- lui donne des soins complémentaires.

Comment ne pas voir dans le comportement du bon Samaritain une figure christologique ? Les Pères de l'Eglise n'ont pas hésité à le faire, ainsi que les artistes. Combien de gens, à l'exemple de Jésus, prennent soin des malades, des blessés et des souffrants de tous genres, en témoignage de l'étreinte aimante du bon Samaritain. C'est ce que l'Eglise est appelée à faire en tous temps en suscitant l'inépuisable créativité de l'amour.

*Article paru dans la revue Camillianum, n. 20, 2007
Traduit de l'italien par le P. Bernard Grasser*